catholicisme et le moyen âge. L'Autriche, dépossédée de ce bien, voit s'élever d'un côté la Prusse, qui forme comme une seconde Allemagne, avec une culture intellectuelle, une religion et des intérêts distincts; de l'autre, le Piémont, qui, maître des clefs de l'Italie, tient la balance entre elle et la France. L'Empire, au lieu d'être un intermédiaire entre l'Autriche et la France, devint un instrument dans les mains de celle-ci, et prodigua son sang pour des causes étrangères; puis, à la fin du siècle, il n'y avait plus d'Allemands, plus de ligue catholique et protestante, mais des Autrichiens et des Prussiens, toujours agités et n'agissant jamais.

Les peuples de l'Europe orientale acquièrent de l'importance par les événements asiatiques, comme les peuples de l'Occident par le commerce. La Turquie cesse d'être fanatique et de faire de la religion la condition capitale de tous les traités; elle reçoit des ambassadeurs, et cède, contrairement aux préceptes du koran, les territoires qu'elle avait conquis. L'épée de Sobieski lui trace sous les murs de Vienne le fatal *Tu ne passeras pas outre*, et la paix de Passarowitz vient lui assigner les limites dans lesquelles il ne lui restera plus qu'à se défendre. Sa décadence détermine pour l'Autriche une nouvelle grandeur et l'affranchissement de la Hongrie, de même que la chute des Mongols avait amené l'élévation de la Russie.

Cette puissance, qui a toujours convoité la mer Noire et le Bosphore, s'efforce de se mêler aux affaires de l'Europe, dont elle veut greffer la civilisation sur la Finlande, sa possession assurée.

En somme, ce siècle fut inique sans grandeur, passionné sans générosité; il n'offrit aucune exaltation, mais des raisonnements, du calcul, d'ignobles intrigues pour atteindre un but différent de celui qu'on proclamait; à l'exception de la révolution d'Angleterre, on n'y rencontre aucun de ces grands événements qui frappent l'imagination et entraînent les cœurs.

En le désignant sous le nom de *siècle de Louis XIV*, on ne fit pas seulement acte d'adulation, mais on montra que la France avait prévalu en Europe par sa culture intellectuelle, au point de lui donner le ton et d'imposer sa langue comme universelle. De la sympathie qu'inspirait cette civilisation intérieure, naquit la grandeur du pays plutôt que des conquêtes de son roi. En tenant sur pied de grandes armées, même pendant la paix (Henri IV avait eu quatorze mille hommes, Louis XIV en eut cent quarante mille), il obligea les autres pays à l'imiter, à l'exception de l'An-